

AGADIR BOMBAY

INTERVIEW MYRIAM BAKIR



Née en France, Myriam Bakir est issue de la deuxième génération des cinéastes marocains. Pour cette franco-marocaine, qui a fait le choix de suivre sa passion : le cinéma, le parcours a commencé par des études au Conservatoire Libre du Cinéma Français à Paris, puis un cycle de formation à la photographie aux Etats Unis et une expérience professionnelle à la télévision aux Antilles.

Révélee au Festival de Tanger avec la génération "Ayouch, Lakhmari, Aoulad Syad et les autres", la jeune cinéaste a déjà signé quatre courts remarquables, dont *Demain on tourne* (1993) et *Samia* (1998). La réalisatrice passe trois années de « retraite laborieuse » entre Paris et Taroudant, la ville natale de son père. De cette plongée dans le Maroc rural est sorti le scénario de son premier long métrage : « Agadir-Bombay »

Son cinéma est marqué par un style bien à elle. Faire passer des messages, briser les tabous et mettre à nu les sentiments les plus profonds sur un ton de comédie et de dérision.

Myriam Bakir se dirige vers vous souriante et c'est d'une voix douce qu'elle se présente tout en vous empoignant fermement la main pour vous saluer. Elle s'excuse de sa tenue qui pour nous est fort présentable (jean tee-shirt) tout en faisant croire que d'habitude c'est vêtue d'un fourreau noir, perchée sur de hauts talons aiguilles qu'elle donne ses interviews... : « non je rigole, mon fourreau je le mets pour faire la vaisselle... ».

Vous êtes franco-marocaine, vous pouvez nous en dire plus ?

Je suis Marocaine parce que mes parents le sont et française parce que je suis née en France et au-delà de mes pièces d'identité : franco marocaine parce que j'ai eu une double, voire triple (mon père est berbère) éducation et culture. Ma chance c'est d'avoir des parents fiers de leurs origines tout en étant profondément attachés à la culture française. Dans la façon dont j'ai été élevé ça a été pratiquement et naturellement du 50/50. Je n'ai jamais ressentie de prépondérance d'une culture sur une autre.

Pourquoi avoir choisi d'être réalisatrice ?

C'est d'abord la musique qui me tentait, j'ai commencé l'apprentissage du solfège pratiquement en même temps que j'apprenais à lire et à écrire.

Le désir de cinéma est venu vers l'âge de 12/13 ans et l'a emporté sur le reste. Pour moi l'intérêt de faire des films est que l'on puisse collaborer avec d'autres artistes tels que les décorateurs, les costumiers ou encore les musiciens et si j'avais plusieurs vies, la musique comme les costumes ou les décors sont des métiers que j'aurai aimé exercer.

Ne croyant pas à la réincarnation autant essayer de toucher à ces domaines dans une seule vie et la réalisation de films me le permet.

Votre 1er film c'est fait au Maroc, pourquoi pas en France ?

Non, ce n'est pas exact, mes premiers films, c'est-à-dire mes courts métrages je les ai réalisés à Paris.

Vous qui êtes née et vivez en France pourquoi ce choix de tourner au Maroc ?

(Sourire de la réalisatrice). Il vous faut une réponse vite fait bien fait ou vous avez le temps ?

On a tout le temps que vous jugerez nécessaire...

Et bien autant vous répondre sérieusement alors : c'est vrai qu'au tout début, je ne pensai pas tourner au Maroc mais tourner à Paris n'était pas non plus une évidence. Aussi longtemps que je me souviens mon désir de cinéma était d'abord lié au désir de voyager. Je pensai faire mon 1er film en Chine !

L'idée de tourner au Maroc c'est imposé petit à petit. Il se trouve que je n'ai toujours pas mis les pieds à Pékin mais mon 1er voyage au Maroc je l'ai fait j'avais un mois et demi... depuis je ne compte plus les allers retours entre ces deux pays...

Au fil du temps il y a eu une réflexion qui a évolué sur les images véhiculées par la télé ou le cinéma. Leur impact est puissant et le discours qu'elles génèrent devient une forme de vérité absolue.

Quand vous considérez comme une richesse ce que l'on vous a inculqué de la culture arabe et que comme beaucoup vous vivez votre foi (musulmane) sans contrainte et de façon plutôt sereine, le débit d'images concernant le monde arabe vous interpelle par sa violence et le discours trop souvent négatif qu'il véhicule.

Je ne nie pas cette violence, elle existe ainsi que certains extrémismes mais pour ces raisons-là, tourner au Maroc est devenue au fil du temps une évidence. A mon tour de filmer, faire un montage de mes images et proposer ma vision du monde environnant. Tout cela sans prétention aucune, je dis seulement que ma subjectivité vaut bien celles des autres, et quand je dénonce les médias et leur traitement des images, je dénonce tous les médias d'ici et d'ailleurs qui sont de toutes les façons et la télé en particulier des objets de propagande dans n'importe quel pays...

Faire du cinéma serait-il faire de la politique alors ?

C'est un raccourci un peu rapide mais oui la politique s'invite à travers la culture, bien sûr...

Et Agadir Bombay alors politique ou pas ?

(Sourire) Non, c'est d'abord et avant tout un film, et un film de divertissement je souligne (sourire).

Dans la vie je peux être sérieuse mais pas indéfiniment et surtout je ne suis pas une intellectuelle. La politique je la vis surtout comme citoyenne, ce n'est pas mon métier. Moi ce que j'aime c'est raconter des histoires. J'aime le cinéma avant tout pour sa première fonction qui est le divertissement.

Avant d'être réalisatrice, je suis surtout spectatrice et le cinéma (en salle !) c'est une proposition de voyage formidable. Quand je dis en salle c'est parce que le cinéma a son propre format et que ses images et leurs compositions sont une forme d'art qui prend toute son ampleur sur grand écran. L'autre fonction de la salle de cinéma c'est de

partager un moment d'émotions à plusieurs, ensemble, et ça c'est politique, être ensemble et partager. C'est très différent que de se mater un film pépère chez soi sur son canapé.

Pour en revenir au film, Agadir Bombay est un film très colorée ? Est-ce une volonté délibérée ?

Oui bien sûr. Faire un film c'est d'abord raconter une histoire mais l'art du cinéma puise ses bases dans la photographie qui elle-même s'inspire de la peinture. Dans mes découpages rien n'est laissé au hasard et j'ai découvert qu'en tournant, mes méthodes de travail sont celles de la vieille école. Je ne tourne que ce que je souhaite monter. Je ne tourne pas une scène dans chaque axe pour enregistrer un maximum de matière et qu'au moment du montage je vois ce qu'il est possible de faire. Je ne critique pas cette méthode, moi-même, je l'appliquerai si je devais tourner un film d'action par exemple. Mais pour moi le découpage d'un film est une réflexion qui se fait en amont du tournage au même titre que l'écriture du scénario.

Le sens de la valeur d'un gros plan n'est pas le même que celui d'un plan large et sa composition dépend bien sûr de l'acteur qui l'occupe mais composer un plan c'est composer aussi avec les éléments qui entourent le comédien en avant plan et en arrière-plan.

Quant aux couleurs que vous évoquez, elles sont là pour faire joli mais pas uniquement. Chaque couleur choisie pour le décor ou les costumes a un sens qui m'est propre. C'est ma façon de renforcer les propos de l'histoire que je raconte.

Certains, et c'est là l'essentiel, verront à travers le film une histoire narrée par l'action engendrée par les comédiens mais pour ceux qui pourront voir au-delà j'ai essayé de renforcer mon propos en densifiant la composition de chaque plan par des petites touches à priori anodines.

Hitchcock est pour moi un exemple. Je ne peux en rien comparer mon travail au sien, mais il m'inspire. Je peux voir et revoir ses films sans me lasser. L'influence de la peinture (entre autres) sur ses films lui permet d'appliquer le principe de mise en abîme. Le vrai cadeau des génies du cinéma comme Hitchcock c'est de raconter une histoire qui peut se lire à plusieurs niveaux.

Quels sont les autres réalisateurs qui vous inspirent ?

J'espère qu'ils m'inspirent ! Il y a Jacques Demy dont je regardai les films enfant. Des histoires aux apparences surannées que la musique enjolive souvent mais à bien y regarder, les thématiques abordées sont bien souvent beaucoup plus sombres qu'il n'y paraît. J'aime aussi l'élégance des films de Renoir, l'humour et l'engagement de Chaplin, la liberté de Cassavetes, l'inventivité de Jacques Tati et parmi nos contemporains : Innaritu, Almodovar, Lynch... la liste est très longue.

Agadir Bombay traite d'un sujet plutôt tabou ?

Au Maroc, la prostitution n'est plus un sujet tabou à travers les médias, on en parle, on écrit dessus et bien des films avant le mien ont évoqué le sujet... mais c'est vrai qu'il reste tabou au sein d'une grande partie de la société civile alors que très souvent ce sont de très jeunes femmes voir des adolescentes qui se livrent à la prostitution, quant aux clients, parmi eux, il y a de nombreux et respectables pères de famille ... tout cela dans une société où la religion est omniprésente...

Pourquoi choisir de le traiter sous forme de comédie ?

Il y a des sociologues, des associations, des médecins qui ont une approche beaucoup plus concrète du sujet que la mienne. Moi, il m'interpelle en tant que citoyenne et en tant que scénariste c'est plus naturellement que je tends vers la comédie.

Ce film n'est pas un documentaire, ni un film éducatif et encore moins un film moralisateur. A mon niveau, ce qui m'importe, dans la mesure du possible, c'est de sensibiliser ceux qui mettent un peu trop facilement un voile sur le sujet.

Je pourrai traiter le même sujet de façon beaucoup plus sensationnel mais ça ne m'intéresse pas d'impressionner et encore moins de ne convaincre que les convaincus.

Mon film est volontairement dirigé vers un large public. Montrer d'emblée dans un film le côté glauque d'un problème c'est donner l'occasion à ceux que le sujet insupporte de le rejeter d'emblée.

Mes personnages sont écrits de telle sorte que l'on puisse s'identifier à eux. Si le public s'identifie aux personnages, il y a peut-être une chance pour qu'un sujet telle que la prostitution ne soit pas méprisé mais au contraire appréhendé de façon moins catégorique.

N'y a-t-il pas un risque que sur le ton de la comédie, le sujet ne soit pas pris au sérieux ou qu'il soit édulcoré ?

Ça pourrait être le cas si le film était une comédie pure et dure tout le long. C'est une comédie certes mais une comédie dramatique. Autrement dit, le vif du sujet n'est pas escamoté et le film à un moment donné rejoint une réalité plutôt tragique.

Myriam Bakir boit d'une traite un grand verre d'eau puis regarde l'heure sur son portable. « Ah ! J'ai autant parlé ! Je m'excuse ! » On lui dit qu'elle n'a pas à s'excuser et elle de répondre : « Je m'excuse surtout de devoir vous laisser, j'ai rendez-vous avec un chat ». On la regarde sans trop comprendre. Tout aussi sérieusement elle enfile sa veste en nous disant qu'elle lui a promis du poisson aujourd'hui... « Lui et moi on se voit pas souvent, il vagabonde dans les rues de Casa et moi je n'y suis pas souvent, je pars ce soir et je ne voudrais pas qu'il pense que je l'ai oublié... »

Nov 2011, N.L.